

Questions diplomatiques et  
coloniales : revue de  
politique extérieure /  
directeur Henri Pensa

# LA CONQUÊTE DE LA CHINE PAR LES TARTARES

---

## I

### LA QUESTION TARTARE

Dans la plupart des informations relatives à la Chine, le mot *tartare* occupe une grande place, et aussi le mot *mongol* ou *mandchou*. J'en pourrais citer maints exemples.

Dans le numéro du 28 juillet 1900, le journal français *le Temps* parle « d'une force attirante absorbant le vainqueur mongol ou tartare ». Il mentionne la race *chinoise* à part. A la date du 26 juillet, une correspondance de Hong-Kong disait : « Les machinations des Triades se répandent dans toutes les provinces méridionales. Leur but est clairement anti-mandchou et anti-étranger. »

Je relève en un travail que M. Coldre vient de publier dans la *Revue de Paris* (1<sup>er</sup> mai 1900), les mentions suivantes : « Par sa situation de maréchal tartare, ce seigneur appartenait donc à la noblesse mongole, considérée comme l'extension de la famille impériale. » — « L'impératrice mère dut lui choisir une épouse parmi les filles de la haute noblesse tartare. » — « Tartare, elle n'hésita devant aucune vie d'homme pour rester la maîtresse du palais impérial. » — « La douairière découvre le but des progressistes : suppléer la dynastie tartare par une dynastie chinoise inféodée à l'Angleterre. » — « Tséhy, Tartare digne de sa race, Mongole au sang guerrier... elle lutte depuis quarante ans avec une intelligence supérieure et une indéfectible énergie. » — « Le grand-conseil, les administrations, le Tsong-li-yamen, dit le *Temps* du 7 août, étaient nettement divisés en deux fractions : la fraction mandchoue et la fraction chinoise ; la première aveuglément irréconciliable ; la seconde poussant le trône à reconnaître la folie qu'il y avait à vouloir déclarer la guerre à tout le genre humain. La ligne de démarcation entre les deux fractions était tout simplement une ligne de race, tous les Chinois professant la même opinion et deux Mandchous seuls se déclarant ouvertement pour une politique modérée. »

« La conquête tartare, écrivait hier à la même feuille M. Marcel Monnier, et l'avènement de la présente dynastie marquent un instant critique. » Rien de plus juste : aussi avons-nous jugé à propos

de rappeler comment et par quels hommes s'est opérée une conquête qui date du xvii<sup>e</sup> siècle. Cette aventure, qui n'a peut-être pas encore dit son dernier mot, est racontée dans beaucoup d'ouvrages. L'un des moins répandus aujourd'hui est la relation de M. de Palafox : nous nous proposons d'en présenter un résumé et quelques extraits qui nous ont paru très instructifs.

Le récit où nous allons puiser est intitulé : « Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares, contenant plusieurs choses remarquables touchant la religion, les mœurs et les coutumes de ces deux nations, écrite en espagnol par M. de Palafox, évêque d'Osma, et traduite en français par le sieur Colle ; à Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard, 1723. » L'exemplaire que nous avons sous les yeux est relié de veau, aux armes de Colbert.

Suit un Avis en trois pages où je relève :

« Le lecteur n'aura qu'à suivre M. de Palafox pour apprendre de lui de quelle manière il a plu à Dieu de troubler la fausse félicité d'une nation qu'on nous avoit jusqu'ici représentée comme une des plus heureuses nations qui fussent sur la terre. Il verra que ces peuples, qui avoient pris tant de précautions contre tout ce qui pouvoit venir troubler leur paix, ne s'y sont pas mieux maintenus, pour s'être retranchés dans leur pays, d'une manière qui semblait les devoir mettre hors d'état de tomber sous la domination des étrangers. »

Je ne garantis pas toutes les assertions de l'évêque d'Osma. Comme Tacite, lorsqu'il traitait de *moribus Germanorum*, M. de Palafox me paraît avoir pour principal objectif de faire la leçon à ses contemporains.

## II

### LA RÉVOLTE DE LY

L'empereur de la Chine, en 1640, est appelé Zunchin par notre narrateur, qui le représente comme un prince humain et plein de bonté, mais ayant de mauvais ministres. « Personne dans la Chine n'est ni grand, ni puissant par sa naissance : aussi ce ne sont pas les plus gens de bien, mais les méchants, et qui oppriment les autres, qui possèdent les honneurs et les grands revenus. C'est pourquoi, comme les fonds et les domaines des terres ne sont point héréditaires, il n'y a presque personne dans tout cet État qui ne se voie souvent dépossédé du bien de ses pères. »

L'un de ces mandarins de basse extraction, Ly, se révolte. Après avoir conquis cinq provinces, il s'empare par ruse de Pékin, la capitale de l'empire. L'empereur n'avait plus qu'à mourir. Il avait

une seule fille fort jeune. « Ce fut son propre père qui lui coupa la gorge. Elle l'en avoit prié pour ne pas voir son honneur et le rang illustre qu'elle tenoit devenir honteusement la proie d'un tyran et d'un ennemi qui n'avoit de grand que sa trahison et sa révolte ».

Il ne restait à Zunchin qu'un seul bien : l'impératrice qu'il aimait et dont il était aimé. Il ne s'occupa pas de ses autres femmes. Après les derniers embrassements, et l'empereur s'étant retiré, l'impératrice entre seule dans un bois, où elle se pend à un arbre avec un cordon. Revenu auprès de l'impératrice, Zunchin se mord un des doigts de la main avec assez de violence pour qu'il écrivît une lettre du sang qui en jaillissait. Il détache ses cheveux, et s'en étant couvert le visage, il ne tarde pas à se pendre et à s'étrangler de ses propres mains. Ce fut à un arbre tout proche de celui où venait d'expirer l'impératrice. Le descendant de seize empereurs était âgé de 32 à 35 ans.

Ly, sans perdre de temps, se fit couronner et proclamer empereur de toute la Chine, laquelle, dit le narrateur, était déjà dans l'état d'un corps malade.

A l'avènement de Ly, quelques-uns de ses collègues dans le grand mandarinage se suicidèrent de diverses façons. Quant à ceux qui voulurent garder leurs places, ils furent forcés à restituer ce qu'ils avaient volé, et suppliciés, eux et leurs enfants, s'ils ne pouvaient payer intégralement. C'est ainsi que Ly se défit d'un grand nombre de mandarins.

### III

#### LES TARTARES

Avant de raconter l'irruption des Tartares, rappelons ce qu'ils étaient au xvii<sup>e</sup> siècle, ou du moins comment M. de Palafox les dépeint : je résume son tableau.

« On peut dire que les Tartares sont des hommes presque sans Dieu et sans religion. Ils reçoivent indifféremment toutes les religions ou superstitions qu'on leur présente. A l'extérieur, ils peuvent passer pour des idolâtres... Ils n'ont pas d'idoles : ils vénèrent, ou plutôt ils admirent le Ciel. Ils ont seulement leurs bonzes qui doivent faire quelques sacrifices...

« Les Tartares ne sont pas mous et sensuels comme les Chinois ; ils n'ont pas un si grand nombre de femmes. Ils détestent surtout les vices infâmes et abominables auxquels les Chinois sont sujets. La nation tartare est noble et généreuse dans ses manières d'agir. Ils

punissent de mort les voleurs. Les juges sont intègres et ne reçoivent pas d'épices. Les plus grands vices des Tartares sont d'être cruels dans la guerre. On a pris garde aussi qu'il ne faut pas s'assurer trop sur leur parole, quand il leur peut venir quelque intérêt de ne pas la tenir. Ils se regardent comme solidaires entre tribus » (p. 367).

Les femmes tartares ne sont pas tenues en réclusion, comme celles des Chinois. Elles ne sont pas gardées par des eunuques. « Elles sortent quand il leur plaît, et non seulement par la ville, mais encore à la campagne. Elles montent à cheval et ne craignent pas de se trouver dans les batailles. Elles exécutent et agissent beaucoup mieux qu'elles ne discourent (p. 379). Les femmes tartares portent les cheveux longs, qu'elles laissent assez négligemment pendre et ondoier sur les épaules. Elles chaussent des brodequins, quelquefois des bottes et des éperons lorsqu'il leur plaît de monter à cheval ou qu'elles ont à faire un voyage. Les femmes chinoises ne cessaient de les admirer; elles en avaient même de la peur. Les femmes tartares qui vont à la guerre avec leurs maris ne craignent guère d'aller à la charge et de se mêler comme eux parmi les ennemis; mais ce qu'on peut admirer davantage est leur adresse à manier et à gouverner si bien un cheval; il y en a qui passent tout ce qu'on peut dire » (p. 474).

Les Tartares ne sauraient vivre que parmi les armes et à la guerre. Ils aiment surtout la cavalerie, qui est innombrable. « Leurs chevaux ne cèdent en beauté ni en force à ceux de l'Europe ou de l'Arabie; mais tous les chevaux de la terre leur cèdent l'avantage de je ne say quelle fierté qui les tient toujours ardents et toujours en cœur » (p. 346).

L'auteur s'étend ensuite sur la manière de faire la guerre. Ils perdent beaucoup de monde par des attaques directes de leur cavalerie contre des fortifications. Quand ils ont réussi, « rien n'arrête la fureur des vainqueurs. La vengeance est la joie de leur cœur, et il leur tarde qu'ils se soient gorgés de meurtre et du sang de ceux qu'ils ont vaincus » (p. 437).

Les Tartares aiment mieux vivre sous leurs tentes à respirer le grand air de la campagne que de vivre dans les villes. Ce sont généralement des hommes bien faits et de haute taille. Ils ont les épaules larges. Fiers, cruels, impitoyables lorsqu'ils font la guerre, dans la paix ils sont doux, faciles, agréables, complaisants et civils (p. 445). Les Tartares traitent généralement bien les femmes. Il y eut, cependant, des excès dans quelques places prises d'assaut.

## IV

## LA CONQUÊTE

Au moment de l'insurrection de Ly, les Tartares n'étaient point en guerre avec la Chine. Pendant les vingt-cinq années qui avaient précédé cette insurrection, ils avaient bien fait des courses sur la frontière, mais pour se venger d'irruptions chinoises sur leur territoire. La paix avait été jurée entre les deux États. Le khan tartare avait fait cession de ses prétentions. Il se tint d'abord sur l'observative; il ne lui paraissait pas juste, dit M. de Palafox, d'entreprendre quelque chose contre la Chine tant que l'empereur vivait.

La mort de l'empereur Zunchin parut au Tartare de nature à faire revivre les anciennes prétentions auxquelles il avait renoncé. Quelques parents de Zunchin subsistaient; mais « ils étaient tellement faibles, dit M. de Palafox, et si peu en état de rien entreprendre pour la liberté de leurs peuples, qu'on les pouvait plutôt regarder comme déjà morts » (p. 39). La raison est un peu tirée, attendu que, dans les provinces du Midi, on eut bientôt couronné et reconnu pour rois de la Chine des princes de la famille royale, dont le succès complet n'était pas impossible ultérieurement, comme nous le verrons tout-à-l'heure.

Le Tartare avait levé de puissantes armées. Avant de passer la frontière, il aurait souhaité y être appelé par quelque chef de sujets fidèles : l'occasion se présenta. Un chef de la frontière septentrionale nommé Usangué, par fidélité pour la dynastie et pour se venger de Ly, qui venait de tuer son père et ses frères, appela les Tartares à la conquête de la Chine.

C'est en 1643 que les Tartares pénétrèrent par la partie de la grande muraille qu'Usangué leur ouvrait. Ils entrèrent sans coup férir à Pékin, d'où Ly s'était échappé; M. de Palafox n'a pas su comment Ly a fini. Le roi de Corée se soumit en se reconnaissant vassal.

A la suite de ces conquêtes, dit notre narrateur, « toute la nation tartare inonda bientôt la Chine ». Pour distinguer les Chinois de leurs vainqueurs, le roi des Tartares ordonna à tous les Chinois de se faire raser la tête, parce que, continue Palafox, tous ces peuples ont assez de ressemblance entre eux pour qu'il ne soit pas facile de les distinguer en les regardant seulement au visage. Beaucoup de Chinois préférèrent se laisser couper la tête que de la raser.

Le roi des Tartares prit encore d'autres mesures. Outre les nouveaux arrivants, un grand nombre de Tartares étaient depuis longtemps établis en Chine. A tous, le roi ordonna de venir habiter Pékin au nord, Nankin au sud. Il ordonna à tous ses agents de traiter la

population avec douceur. Il fit remise de tous les tributs qui étaient dus depuis trois années et, pour l'avenir, il en réduisit le montant d'un tiers. Les soldats qui avaient commis des brigandages étaient sévèrement punis : il fut ordonné qu'ils restassent dans leurs camps, avec défense d'entrer dans les villes sans permission. Le roi entreprit la réforme du mandarinage et soumit les mandarins aux impôts. Il s'appliqua, avec plus ou moins de succès, à réformer les bonzes. Jusque-là, les eunuques occupaient de hauts emplois et avaient de grandes richesses ; le roi les éloigna des charges de l'État, comme ils l'étaient du gynécée tartare.

Enfin, le roi essaya de détourner les Chinois de la littérature pour les livrer aux arts militaires. Ce fut en vain. Palafox raconte l'aventure d'un officier tartare qui menaça un mandarin récalcitrant de bourrer les arquebuses et de faire des cornets à tabac avec tout le papier de sa bibliothèque, s'il ne l'en débarrassait au plus tôt (p. 412).

## V

## RÉSISTANCES CHINOISES

Les Tartares avaient conquis les provinces du Nord. Dans leur marche sur Nankin, sur Fo-kien, sur Canton, au Quansi, ils rencontrèrent les princes de la dynastie chinoise détrônée à Pékin.

1° Dans la province de Nankin, les mandarins chinois avaient élu, sous le nom de Hangouan, le fils d'un cousin du dernier empereur chinois. M. de Palafox fait le plus grand éloge de ce prince, qui gouverna pendant plus d'un an neuf provinces du Midi. Mal soutenu par les siens, Hangouan abandonna Nankin avant l'arrivée de la troupe tartare. Il fut rejoint et mis à mort.

2° Il se trouvait alors, dans les provinces du Midi, un célèbre corsaire nommé Icoan, qui était parvenu, par habileté et par audace, au comble de la puissance et de la richesse. Ses aventures, vraiment extraordinaires et tout à fait chinoises, sont racontées en détail par M. de Palafox. En 1645, les conquérants tartares lui offrirent la vice-royauté, à la condition de reconnaître la suzeraineté de l'empereur tartare. Icoan refusa, déclarant qu'il voulait rester fidèle au prince légitime de l'ancienne dynastie chinoise, qui avait été couronné roi dans la province de Fo-kien par son influence. Ce prince se nommait Tanvan ou Luvan. Icoan demanda du secours au roi du Japon, lequel déclara qu'il ne pouvait traiter avec un personnage qui n'était pas de sang royal. En 1646, un chef tartare conquit la province de Fo kien après quelques combats. Icoan, qui avait fait son

devoir, fut fait prisonnier de guerre. Palafox ne dit pas au juste quelle fut sa fin après de nouvelles péripéties. Quant au roi chinois, il fut pris et mis à mort, dit-on; mais beaucoup de Chinois ne voulurent pas croire à cette mort.

3° Dans la province de Canton, un autre prince de la dynastie chinoise avait été aussi proclamé roi. Une nombreuse armée tartare y entre en janvier 1647. Une escouade de vingt Tartares pénètre dans la ville; elle s'en empare. Le gros de l'armée suit. Quant au roi, lorsqu'il se vit abandonné de ses gens, il s'assit sur son trône royal; quelques-unes de ses femmes se tuèrent en sa présence. Découvert, il fut décapité. Dans la ville de Canton, les Tartares se livrèrent à toutes sortes de violences : pillages, massacres, indignités contre les femmes.

4° Enfin, dans la province de Quan-si, il y avait deux rois nouvellement couronnés, tous deux du sang royal de la Chine, d'une branche assez éloignée. Ils se querellaient. L'un d'eux, nommé Gueyvan, se mit résolument en campagne et remporta une victoire sérieuse sur les Tartares devant Xao-chin, où, après le succès, la division se mit entre ses troupes. Une seconde rencontre fut favorable aux Tartares. La guerre continua : les deux rois, dit-on, y périrent les armes à la main; leur cause fut perdue. « Gueyvan, dit Palafox, y gagna un grand nom et une grande réputation, qu'on tient ne devoir jamais mourir dans la mémoire des Chinois. Il y a cependant des Chinois qui ont prétendu que Gueyvan était encore vivant. »

A la suite des événements que nous avons reproduits tels qu'ils sont exposés par notre auteur et sans nous appliquer ici à en contrôler l'exactitude, les violences commises avaient inspiré dans les provinces de Fo-kien, de Canton et de Quan-si, une aversion terrible de la nouvelle domination. On prétendait que le Gueyvan susnommé s'y maintenait toujours, réfugié dans les montagnes. De même pour Tanvan (ou Luvan), qui avait été élevé au trône par le grand corsaire Icoan.

Dans la province de Canton, vivait un autre prince de la famille royale qui s'était fait ou qui avait été fait bonze, comme certains princes dans l'histoire de France. Il se présenta au vice-roi tartare, qui le reçut avec honneur et.... le fit conduire en Tartarie.

Dans ces provinces du Midi, les Tartares eurent aussi grand-peine à réduire les corsaires. M. de Palafox dit que « le dessein de tout ce monde était de délivrer le pays de la tyrannie des Tartares » (p. 225).

L'objectif formulé si nettement par l'évêque d'Osma, dans le vieux livre que nous analysons, a persisté à travers les siècles : il vient d'être affirmé de nos jours avec une grande autorité par un missionnaire français. Avant de rappeler qu'à trois reprises l'Europe est

intervenue par les armes pour maintenir l'état de choses inauguré au xvii<sup>e</sup> siècle, M<sup>sr</sup> Favier exposait en quelques lignes, dans un rapport que la *Revue* a reproduit (1<sup>er</sup> août 1900), la situation que M. de Palafox avait formulée avant lui : « Lorsque la dynastie des Tsings s'empara  
« de la Chine, les partisans de la dynastie chinoise de Ming s'y défen-  
« dirent encore pendant plus de trente ans, et les populations méridionales ne se soumirent jamais qu'imparfaitement aux vainqueurs.  
« Depuis lors, elles sont toujours restées frémissantes sous le joug,  
« essayant de profiter de toutes les circonstances pour rétablir l'ancienne dynastie et renvoyer dans les plaines de la Mandchourie la  
« dynastie tartare, usurpatrice à leurs yeux. »

Il y a une question tartare.

A. D'AVRIL,  
Ministre plénipotentiaire.

---